

LES ANGLAIS À NICE AU XIX^e SIÈCLE

Dominique Escribe

Une anecdote rapportée par Alexandre Dumas séjournant en 1851 à l'Hôtel d'York (sur l'actuelle Place du Palais) démontre la prédominance britannique parmi les hivernants. Il demande à l'hôtelier au sujet des nouveaux arrivants : « Qu'est-ce que sont vos nouveaux venus ? », l'hôtelier lui répond : « Ce sont certains Anglais mais je ne saurais dire s'ils sont Français ou Allemands ». Si la Révolution et l'Empire détournèrent les sujets de sa Majesté de Nice (ce qui fut d'ailleurs l'une des causes de sa pauvreté durant cette période), ils y revinrent dès le rétablissement de la Monarchie Sarde en 1815. C'est le cas de la Marquise de Bute qui s'installe d'ailleurs dans la villa construite par sa condisciple Lady Penelope Rivers en 1787, l'actuelle villa Furtado-Heine. Il est vrai que le trajet est plus rapide qu'au siècle précédent, les relais de poste étant de 124 au lieu de 80, mais le voyage dure tout de même onze jours depuis Paris. La majorité des hivernants appartient à la classe oisive des propriétaires terriens. Ils affectionnent particulièrement le quartier de la Buffa, autour de la Route de France à tel point qu'on le surnomme « le New Borough » ou la « petite Londres ».

Une des revendications principales de la colonie anglaise est l'ouverture d'un lieu de culte anglican. Or, seules les religions catholique et hébraïque sont autorisées à avoir une existence publique. Allié traditionnel de l'Angleterre, le Roi de Sardaigne consent enfin en 1821 à autoriser la construction d'une chapelle, à condition que rien dans son aspect extérieur ne lui donne une connotation religieuse. C'est donc une villa que l'on élève, en lui adjoignant un cimetière. Deux chapelains sont nommés. En 1842, la paroisse est rattachée à l'évêché de Gibraltar, l'évêque de Londres conservant toutefois le droit de nommer les chapelains.

En 1848, les réformes libérales du roi Charles-Albert permettent de construire une véritable église. On fait appel à un architecte londonien, Thomas Smith. En mars 1859, l'ancienne chapelle est détruite et la nouvelle église est consacrée par l'évêque de Gibraltar le 22 décembre 1862. Elle peut contenir 594 fidèles. Le quartier Carabacel étant à cette époque le nouveau lieu de prédilection des hivernants, on y élève une chapelle dédiée à Saint Michel. Elle a hélas été détruite ainsi que la librairie et le logement du portier d'« Holy Trinity Church » construits en bordure de la rue de France. En 1894, l'architecte niçois d'origine anglaise, Aaron Messiah, élève un presbytère, derrière le chevet de l'église.

A l'époque, le lieu de promenade prisé de la bonne société est la terrasse qui longe le Cours Saleya. Or pour s'y rendre, les résidents du « new-borough » doivent aller jusqu'à l'unique pont sur le Paillon, en face de l'actuel lycée Masséna puis traverser les rues tortueuses de la ville. Aussi, souhaitent-ils l'ouverture d'une voie donnant sur la mer à proximité de leurs immeubles. En 1822, les aléas climatiques provoquent de mauvaises récoltes et la misère de la partie la plus pauvre de la population. Les révérends anglicans, Lewis Way et son beau-frère Edward Whitby, organisent une quête dans la communauté anglaise qui permet la création d'une chaussée de deux mètres de large entre l'embouchure du Paillon et la Rue Meyerbeer actuelle. La population la baptise « camin dei Angles » et en 1844, il reçoit officiellement le nom de Promenade des Anglais lorsque la municipalité l'agrandit et l'embellit.



Le chemin des Anglais vers 1840 par
Gordon Coombe Tenant. Musée Masséna Nice

En 1829, le consul d'Angleterre Pierre Lacroix, estime entre 80 et 100, le nombre de familles britanniques qui hivernent à Nice chaque année. Lady Manville et lady Olivia Sparrow sont les bienfaitrices attirées des pauvres de Nice mais cela suscite l'ire du clergé catholique qui les soupçonne de vouloir convertir à l'anglicanisme leurs fidèles. 1828 est une année faste puisqu'on signale le passage du duc de Portland, lord du Sceau privé puis lord Président du conseil (à ne pas confondre avec le poste de premier ministre), du peintre William Brockedon, qui illustre de vues entre Vintimille et Nice son ouvrage « The passes of the Alp », et de Turner. Sur la route de Rome où il prévoit un long séjour, il traverse la France et c'est probablement en bateau qu'il gagne Nice venant de Fréjus. Le « roi de la lumière » (J.H. Rosny Aîné) est ainsi le premier d'une longue suite de génies de la peinture à découvrir notre ville et à la représenter dans plusieurs croquis : Nice, vue de la mer ; vue générale ; Colline du château ; Pont Vieux et quais du Paillon ; Nice et Cap d'Antibes vus du Mont Boron. Ce qui l'impressionne le plus, c'est le rapport montagne-mer. Il continue son chemin par la côte, nous laissant une très belle aquarelle du rocher de Monaco.

Durant l'hiver 1850-51, 189 familles séjournent à Nice et cinq ans plus tard, elles sont 284. Le guide Joanne de 1855 précise qu'elles ont leurs commerces, leurs médecins et leurs pharmaciens dans la ville. En 1856, on signale la présence de la Duchesse d'Hamilton-Douglas. Fille de la duchesse Stéphanie de Bade, née Beauharnais, elle est la mère de lady Mary Douglas-Hamilton, qui épousera en 1869 le futur prince Albert 1^{er} de Monaco, et du Duc William qui suscita la passion de Marie Baschkirtseff. En 1857, l'ambassadeur anglais auprès du roi de Sardaigne accompagne à Nice Victor-Emmanuel II. Traditionnellement les relations entre les deux Etats (le Royaume-Uni et le Royaume de Piémont-Sardaigne) sont excellentes et en 1853 une « Société générale anglo-italienne de Crédit Mobilier des Etats Sardes » a été créée à Turin et l'année suivante une convention accorde un droit réciproque de faire de la navigation de cabotage le long des côtes des deux pays. Toutefois la presse anglaise manifesterà son mécontentement à propos du droit de mouillage de la flotte russe à Villefranche puis manifeste son hostilité au rattachement du Comté de Nice à la France.

Les voyages sont facilités par le développement du chemin de fer. La ligne Paris-Lyon est réalisée entre 1842 et 1846. En 1855, la jonction est faite entre cette ligne et celle de Valence-Marseille. Les séjours tendent à devenir de plus en plus réguliers. Ce sont les « hirondelles d'hiver » que chaque hiver ramène à Nice. Aussi fait-on construire

des villas pourvues de tout le « confort britannique ». Dès 1834, l'Ecossais Pierre Burnett achète une propriété à Carabacel. Vers 1850, c'est le cas d'Edwin Stuart au Lazaret. Mais le plus emblématique est le château de l'Anglais. En 1856, l'ingénieur militaire Robert Smith achète 20 000 m² de terrain au Cap de Nice et fait élever un bâtiment grandement inspiré par les Indes dont la silhouette alimente la perplexité sinon l'ironie des contemporains.



Le Château de l'Anglais de l'ingénieur militaire Robert Smith par Vincent Fossat vers 1860. Musée Masséna Nice.



Eglise Ecossaise par Carlo Meraga XIXe s. Musée Masséna Nice

Durant l'hiver 1860, 704 familles étrangères hivernent à Nice, les (familles) anglaises au nombre de 252 tenant largement la première place. Les (familles) françaises sont 172, les (familles) russes 128, les (familles) allemandes 37 et les (familles) américaines 22. En 1863, la colonie anglaise donne une grande fête dans le

jardin public en l'honneur du mariage du Prince de Galles et de la Princesse Alexandra du Danemark.

L'arrivée du chemin de fer en 1864 va donner un nouvel essor à Nice. Prix du voyage moins élevé et plus grande rapidité, ce qui permet des séjours plus courts entraînant un élargissement de la clientèle. Hommes d'affaires, commerçants fortunés et classes moyennes prennent le chemin de la Riviera. En 1880, on dénombre 6270 Anglais dans notre ville. Londres, à elle seule, représente plus de 40 % des hivernants. En 1886-1887, les Ecossais ne sont qu'une cinquantaine de familles. Pourtant, dès 1857, l'Eglise presbytérienne était autorisée à pratiquer son culte dans un local sis 5, rue Masséna appartenant à d'autres protestants et vers 1880, elle fait construire un temple aujourd'hui disparu au coin de la rue Alphonse Karr et du boulevard Victor Hugo.

Dès le dix-huitième siècle, un certain nombre d'hivernants britanniques décèdent à Nice et il faut créer un lieu d'inhumation. Un premier cimetière est situé à côté du vallon Saint-Philippe en 1775. Dès 1817, il ne reste presque plus de place. L'autorisation d'en ouvrir un nouveau est concomitante de celle de la chapelle en 1821, sur le même terrain. Celui-ci s'avère rapidement trop petit, d'autant qu'un certain nombre d'hivernants sont des tuberculeux envoyés sur la Riviera dont le climat à l'époque est considéré comme leur étant bénéfique. En 1874, paraît le « Guide du poitrinaire et de celui qui ne veut pas le devenir ». Mais le nombre des patients diminue à partir des années 1880 car entre 1860 et 1900 l'incidence sera divisée par deux en Angleterre, ce qui en fait un pays pilote en ce domaine. En 1865, on cesse d'enterrer dans le cimetière de la Buffa. La personnalité la plus connue qui y repose est le révérend François Lyte (1793-1847), auteur des paroles du célèbre cantique anglican « Abid with me ». En 1864, l'achat d'un terrain, à proximité du nouveau cimetière catholique de Caucade permet l'ouverture l'année suivante d'un cimetière de près de 8000 m². En 1888, on y transporte les corps du cimetière de Saint-Philippe, détruit après l'ouverture du Boulevard Gambetta.

L'arrivée du chemin de fer en 1864 va évidemment augmenter de façon spectaculaire le nombre des hivernants. Les villas construites par les Britanniques sont de plus en plus nombreuses. Elles ont leur spécificité. Dans « Nice de la colline du château aux châteaux des collines », Madame Véronique Thuin-Chaudron note que « les anglais semblent moins que les autres faire appel aux talents et aux ressources locales....Malgré la distance, le propriétaire anglais répugne à déléguer ses responsabilités : cela peut retarder, voire gêner un chantier comme celui de Williams Morris qui tient à conserver l'entière direction des travaux depuis l'Angleterre et cela par correspondance pour l'aménagement de sa villa de la Fontaine de Mouraille ». Les collines connaissent un succès tout particulier car ainsi que le précise Monsieur Dominique Rouillard dans « Le site balnéaire », « on villégiature pour admirer, s'extasier ». Ce sont deux anglais qui, peu après 1850, font construire les premières villas sur le Mont Boron. Un pasteur anglican, Sperling, fait élever en 1880 le Château Miramar aux Collinettes. Le colonel Evans achète un immense terrain en bordure du boulevard de Cimez, ouvert en 1884. La villa « Torre di Cimella » accueille « les dîners d'étiquette, les dîners d'apparat, les somptueuses réceptionsoù préside Madame Evans » relate Stephen Liégeard dans « La Côte d'Azur ». Car la colonie britannique participe très activement à la vie mondaine. Liégeard rend hommage à lady Caithness qui « groupe autour d'elle une resplendissante pléiade fière d'illuminer son Empire. Sous ses auspices ducales, les lettres tiennent leurs assises ». Depuis 1882, elle partage son temps entre Paris et Nice. Depuis 1872, Marie Stuart lui apparaît régulièrement (le château de Caithness est dans les Highlands) et lui a demandé de « se consacrer cœur et âme au progrès spirituel de l'humanité ». En 1882, présidente de la Société

théosophique d'Orient et d'Occident, elle accueille l'année suivante à Nice ses fondateurs, Helena Blavatsky et le colonel Olcott. En 1886, elle fonde la revue l' « Aurore du jour nouveau » dédiée à l'étude des spiritualités. En 1895, à l'Opéra, elle assiste à un bal costumé en Marie Stuart à qui elle s'identifie totalement

Un des principaux salons musicaux de Nice est celui de Madame Bishop. Son mari, Sir George Bishop, député aux Communes, fait construire en 1873, dans un style néo-gothique, le Château de Barla. Passionné de yachting, il reçoit beaucoup sur son yacht. Cantatrice, non contente d'animer son salon, sa femme, se fait souvent entendre dans les villas de ses amies. Elle accueille des musiciens de renom. Madame Producers donne des « mardis musicaux » en sa villa de la Promenade des Anglais. Sa fille épousera le baron de Bellet en 1887. On peut également citer les réceptions données par l'épouse du vice-consul de Grande-Bretagne, Madame Harris, de Lady Dundas et de Madame Howard. Madame Isabelle Pintus précise que ce sont les anglais qui ont « mis les hivernants au goût des « réceptions-matinées », matinées musicales ou littéraires qui débutaient par un repas et se terminaient aux alentours de dix-neuf heures et leur avaient fait apprécier les garden-parties au printemps ainsi que les « schooling lunch ».

Les dames de la haute société britannique (et parfois les hommes) jouent aussi un rôle important dans les œuvres de bienfaisance soit destinées plus spécifiquement à leurs compatriotes, soit aux niçois. Ainsi Olivier Vernier spécifie dans son ouvrage consacré à l'assistance privée dans les Alpes-Maritimes que Lady Knox offre 17 000 francs et Lady Hawkins 28 000 francs à l'Asile de nuit. En 1895, Madame Bishop devient présidente du Comité des Dames Patronnesses du dispensaire Lenval. L'action de sir Thomas Coventry est particulièrement originale. De nombreux habitants des classes populaires se plaignant de ne pas voir les horloges municipales de la caserne sur l'actuelle place du Palais et de la tour Saint-François, il offre en 1862 un canon de marine afin de marquer l'heure de midi. C'est lui qui, de l'hôtel Chauvain (à l'emplacement de l'actuelle Banque de France) indique l'heure au canonier au sommet de la Colline du Château. Le succès fut tel, qu'après le départ de Sir Coventry, la population protesta avec tant de force que la municipalité en rétablit l'usage.

Si les britanniques restent, durant tout le XIX^{ème} siècle, la communauté étrangère la plus nombreuse (depuis 1870, les français les dépassent) leur proportion diminue. Il y a peu de changements entre 1864 (29%) et 1870 (28%) mais durant la saison 1880-1881, ils ne représentent plus que 19 % des hivernants (les français 40 % et les russes 10%). Ils jouent un grand rôle dans l'établissement des règles d'hygiène car leur pays est très en avance dans ce domaine et leurs exigences contraignent les hôteliers et les loueurs de meublés à se mettre au diapason. Il en va de même dans le domaine sportif. Ainsi leur participation aux régates est particulièrement remarquée et leurs yachts sont souvent les plus puissants et les plus spectaculaires. Toutefois, Nice ne joue pas un rôle pilote. Le premier terrain de tennis en France est créé à Dinard en 1878 et Cannes en a un dès 1881. Nice devra attendre 1890 avec l'inauguration du lawn-tennis de la place Mozart. La plus grande ville de la Côte d'Azur ne dispose ni d'un golf, ni d'un terrain de polo contrairement à Cannes.

La ville de Cannes est aussi le lieu de prédilection de la famille royale. Le malheureux Duc d'Albany, un fils de la Reine Victoria y décède en 1884 (il est vrai au retour d'un bal à Nice) et si le Prince de Galles effectue deux séjours à Nice, c'est Cannes qui le voit revenir chaque hiver, ce qui ne l'empêche pas d'honorer de sa présence certaines manifestations niçoises. Par contre, son frère, le Duc d'Edimbourg, devenu en 1893, Duc de Saxe-Cobourg, au décès de son oncle Ernest II, hérite du Château de Fabron à Nice où il venait déjà enfant. Il y séjourne avec son épouse Marie, fille du Tzar Alexandre II. Leur fille, Marie, en héritera. Après son mariage avec

Ferdinand I^{er}, il deviendra la propriété de la Maison de Roumanie, ce qui explique le nom donné au parc, Carol de Roumanie. La villa a malheureusement été détruite.

Le point d'orgue de la présence britannique à Nice, ce sont les cinq séjours de la Reine Victoria à la fin du XIX^{ème} siècle. Un train spécial qui roule à 56 kilomètres à l'heure de jour, 40 la nuit, l'emmène avec une suite de quelques cinquante personnes pour passer environ cinq semaines en mars-avril sur la colline de Cimiez.



La Reine Victoria par Von Angeli
1887 Musée Masséna Nice

On construit même le plus important hôtel de la Côte d'Azur pour la recevoir : « l'Excelsior Regina ». Comme tous les souverains en villégiature sur la Côte d'Azur, elle consacre l'essentiel de sa journée à des promenades. Dans les parcs des villas autour de son hôtel, le matin, dans une petite voiture tirée par un âne. Sur les collines niçoises, à Beaulieu, à Saint-Jean Cap Ferrat, l'après-midi. Elle reçoit toutes les têtes couronnées de passage, leur rend visite. Très intéressée par les traditions locales comme la fête des cougourons, les confréries des pénitents, généreuse envers les pauvres de la ville, elle est très populaire. Elle assure une extraordinaire publicité à Nice car chaque jour l'Agence Reuters (son fondateur meurt dans sa villa de la Promenade des Anglais en

1899) envoie dans tout l'Empire britannique le détail de la journée de la Reine, notamment ses promenades au milieu d'une végétation paradisiaque.

Quelques heures avant de mourir, elle rendra à notre ville le plus beau des hommages en disant « Ah ! Si seulement j'étais à Nice, je guérirais ».